La *LETTRE* Novalis

Supplément à la *Lettre* bimestrielle n°30

Décembre 2010-janvier 2011

Corinne Bayle

Du Paradis

Journal de Poméranie (1792-1804)

Pour son *Journal de Poméranie (1792-1804)*, Corinne Bayle[1] a imaginé une sœur au poète allemand Wilhelm Wackenroder, compagnon de Tieck[2], mort à 26 ans, en 1798, dont l'existence sera transformée par la rencontre avec Novalis, un certain 28 février 1792. Née en 1774, « dans une région de Poméranie alors partie de la Suède, plus tard rattachée à

[1] Après les très beaux récits de *Rouges roses de l'oubli*, Champ Vallon, 2001, et sa riche biographie de Nerval, *Gérard de Nerval. L'Inconsolé*, aux éditions Aden, en 2008, *Du Paradis. Journal de Poméranie* révèle une autre face du talent littéraire de Corinne Bayle. La place que tient la figure de Novalis dans ce *Journal* explique le présent Supplément à la *Lettre* Novalis n°30.

[2] Voici ce que Victor de Mars écrit en 1842 à propos des relations entre Tieck et Wackenroder : « La liaison de Tieck avec un jeune écrivain, son camarade d'études, Henri Wackenroder, ne fut pas sans quelque influence sur la direction que prit alors son talent. Wackenroder avait publié, en 1797, un livre intéressant sous un titre bizarre : *Épanchements de cœur d'un moine amoureux des arts* (*Herzensergiessungen eines Kunstliebenden Klosterbruders*). Wackenroder était, comme Tieck vivement épris des chefs-d'œuvre de la vieille peinture catholique et de l'ancienne poésie allemande. L'année qui suivit la publication de son livre, Wackenroder mourut à vingt-six ans. Tieck semblait prédestiné à connaître plus d'une fois l'amertume des liaisons brusquement rompues. Plus tard il devait perdre Novalis », *Revue de Paris*, tome V, 1842.

l'Allemagne » – la jeune fille a alors 18 ans, et elle ne vivra plus désormais qu'au rythme de l'existence du poète romantique allemand, dont elle s'éprend secrètement. Cette *fiction* est l'occasion de retracer les principaux épisodes de la vie de Novalis, mais aussi de présenter une galerie à peu près complète des protagonistes de ce qu'on appelle le *premier* romantisme ou romantisme d'Iéna, à commencer par Wackenroder lui-même. Par exemple, au moment de la parution de ses *Épanchements de cœur d'un moine amoureux des arts*[3] : « L'ouvrage est paru sans nom d'auteur, grâce à Ludwig, lequel y a apporté, je crois des corrections. Le livre me semble différent du manuscrit que j'ai lu déjà avec une passion qui dépassait l'importance qu'a pour moi la peinture. La vision proposée de l'œuvre d'art est purement religieuse : l'art est une espèce de miracle que la raison ne peut concevoir, le tableau est comme une prière – et j'ai souvent pensé cela du poème, si laïque fût-il d'apparence. Il ne s'agit pas de voir, mais d'être pénétré par les toiles, et peut-être même, de respirer et vivre en elles. Wilhelm compare les musées et les églises » [7 juillet 1797].

On retrouve les grands noms connus de cette époque (bénie, à bien des égards), autant sous la forme de *derniers potins* : « Dans sa dernière lettre, Friedrich évoque le mariage d'August Wilhelm, le frère aîné de son ami Schlegel, avec Caroline Böhmer, la fille de l'orientaliste Michaelis, dont mon frère semblait amoureux (Friedrich ne me dit rien à ce sujet) » [12 juillet 1796], que sous celle de subtiles dissertations :

« 18 novembre [1794]
Wilhelm m'a appris que, dans les cercles littéraires, tous les esprits sont occupés par la rencontre en juillet dernier entre les deux plus grands écrivains vivants d'Allemagne, Goethe, venu de Weimar, et Schiller, installé à Iéna. Une réelle et profonde amitié a lié ces deux hommes si différents, ces deux génies totalement opposés et complémentaires. Mon frère m'a éclairée aussi dans sa lettre sur le débat que Schiller conduit au sujet de la poésie : à l'imagination et à l'intuition du poète, Schiller objecte la force d'abstraction du philosophe et ces deux facultés créatrices semblent bien être maintenues en un état d'extrême tension dans son propre talent. Il distingue le poète *naïf*, d'une grandeur qui embrasse l'univers, en adéquation parfaite avec la nature, et le poète *sentimental*, qui pense la contradiction avec la nature. Le premier atteint un état de grâce

[3] On lira avec intérêt la traduction récente d'Olivier Schefer, José Corti, 2009. *Cf.* aussi Wackenroder, *Fantaisies sur l'art* (traduction Jean Boyer), Aubier, 1945.

que connurent les Grecs anciens et que Goethe, estime Schiller, est capable de reconquérir ; le second prend conscience de son altérité et de sa liberté, tirant la poésie de son seul esprit, au prix de l'insatisfaction de l'âme. La réunion de ces deux états est peut-être une utopie.

Je ne peux m'empêcher de croire que Friedrich surpassera un jour en réputation notre Schiller lui-même, et dans toute l'Europe. Ses idées au sujet de la poésie et de la philosophie, dont il m'avait entretenue très tôt après notre rencontre, sont novatrices, séduisantes par leur difficulté même. Réunir poésie et philosophie, voilà ce que lui seul réalisera pour le futur : le poète comme degré supérieur du penseur, le philosophe, avec autant de force esthétique que le poète – la poésie, *héroïne de la philosophie*. »

Parmi les portraits qui apparaissent au fil du *Journal*, on remarquera celui de Hölderlin, à travers l'évocation de « l'œuvre d'un étrange poète qu'il [Novalis] a rencontré il y a deux ans à Iéna [fin mai 1795], Friedrich Hölderlin, dont le génie poétique dépasse tous les talents connus jusqu'ici » : « En une langue mystérieuse, son *Hyperion* est un roman épistolaire qui traite autant d'amour que d'amitié et de solitude, en paysage mythique, de Smyrne à l'île de Salamine. C'est un hymne à la Grèce, à la Nature et à l'Amour, dans lequel un jeune homme grec, relatant sa vie à un ami allemand, Bellarmin, tente de retrouver l'harmonie d'autrefois entre les dieux et les hommes, prenant part à une révolte contre les Turcs aux côtés d'un héros moderne, Alabanda. J'ai été touchée jusqu'au fond de l'âme par la peinture de l'amitié et j'ai été émue pareillement par la figure de Diotima, incarnation du pur amour, en hommage au *Banquet* de Platon, sans doute inspirée d'une jeune femme réelle [1er novembre 1797] ».



« Diotima »

Enfin, une figure prépondérante de ce *Journal de Poméranie* est le peintre Caspar David Friedrich, né à Greifswald, en Poméranie, le 5 septembre 1774, qui donne lieu à de belles réflexions sur l'art – Mlle Wackenroder étudie les Beaux-arts à Dresde lorsqu'elle entre en relation avec lui [10 mars 1795].



Vers 1800

10 mars [1795]
J'ai tenté de me distraire et de m'occuper. Fort heureusement, un événement m'a aidée à délivrer mon cœur de ce poids désormais chaque fois que je pense à lui [Novalis]. J'ai été mise en relation avec le peintre Caspar David Friedrich qui étudie à la Kunstakademie de Copenhague auprès de Nicolaï Abildgaard et qui viendra se fixer dans quelque temps à Dresde, une fois ses études achevées. Il a d'abord fait l'apprentissage des rudiments du métier chez nous, en Poméranie, à Greifswald, grâce à un ancien élève d'Anton Graff. Par son intermédiaire, nous avons échangé des lettres. Il dessine des portraits miniatures en marge de ses missives. C'est charmant. Il me dit qu'il a une prédilection pour les arbres, et d'une façon générale, pour le paysage.

À mon étonnement à l'idée que les figures humaines et les sujets d'Histoire religieuse ou profane ne le préoccupent pas davantage, il a répondu qu'on aurait tort de le croire : c'est par la

peinture de l'immensité qu'il veut faire entendre les sentiments sacrés de l'homme, sentiments dont il semble plein lui-même. À Copenhague, il travaille sous la direction des meilleurs maîtres danois, qui ont rompu avec le modèle antique pour se consacrer davantage à des sources d'inspiration nordique (ainsi Abildgaard, grand lecteur de Shakespeare et des légendes de l'Edda, qui refuse l'idéal tant vanté par Winckelmann). Comme j'envie cette possibilité de rêverie ossianique !

Je sens bien, quant à moi, que je ne suis qu'une élève appliquée parmi d'autres étudiants, alors que les idées que me livre mon correspondant en disent long sur une conscience artistique aiguë, qui seule peut permettre d'accéder aux plus hautes sphères.



Extrait d'une lettre C.D. Friedrich du 24 juin 1796[4].

Mlle Wackenroder aura également à plusieurs reprises l'occasion de publier certains de ses poèmes dans *l'Almanach des Muses* (1793), *Les Heures* (1795), grâce à son frère Wilhelm, à la manière dont Novalis introduira les premiers essais poétiques de Louise Brachmann auprès de Schiller.

Mlle Wackenroder évoque d'ailleurs Louise Brachmann (1777-1822), voire à Caroline de Gunderode[5] – moins leur fin tragique à elles deux . Pourtant il ne s'agit pas dans le *Journal de Poméranie* de la biographie imaginaire d'une jeune fille contemporaine du premier

[4] Caspar David Friedrich, *Die Briefe*, Hamburg, 2005.

[5] C. B. fait mention de Caroline de Gunderode à la toute fin du *Journal* en citant un de ses plus fameux poèmes « Hochrot » (Rouge vif), qui a donné aussi son titre au recueil de ses poésies complètes, cf. Karoline von Günderode, *Rouge vif*, Orphée, La Différence, 1992.

romantisme, même si Corinne Bayle reconnaît avoir été inspiré par la personnalité de « l'artiste peintre Maria Alberti »[6].

L'intention de Corinne Bayle a été plutôt de composer « une figure composite de diverses figures féminines remarquables qui traversèrent alors la littérature ». De ce point de vue, l'entreprise – originale en soi – est réussie, mais c'est aussi la raison pour laquelle, le lecteur se trouve dérouté au premier abord – le plus difficile étant de *croire* à l'amour secret de Mlle Wackenroder pour Novalis. Impression toute personnelle, et qui demanderait à être précisée : Mlle Wackenroder semble s'animer, prendre vie même, aussitôt qu'elle évoque C. D. Friedrich dans son *Journal*, tandis que ses fréquentes allusions à sa dévotion amoureuse à l'égard de Novalis apparaissent parfois peu crédibles.

Le *Journal de Poméranie* s'achève, enfin, avec le départ de Mlle Wackenroder pour l'Italie, « cette Italie vantée par Goethe et dont tous les Romantiques rêvaient, comme un envers du Nord. » Issue attendue certes, au terme de ce *Journal*, mais qui prend un relief particulier (pour tous les amoureux du peintre), car « les tableaux de Caspar David Friedrich, *écrit-elle*, continuèrent à donner une image du ciel natal et plus encore de ce Ciel absolu que je n'avais pas su trouver ».

- Corinne Bayle, *Du Paradis, Journal de Poméranie (1792-1804)*, Éditions aden, 2010.



[6] L'attachante et discrète Maria Alberti (1765-1812) n'a guère attiré l'attention en France que de Marcel Brion. Nous renvoyons au tome II de son *Allemagne romantique* : « C'est une des plus curieuses figures du Romantisme que cette jeune fille qui fut quelque temps un peintre renommé – Goethe lui-même appréciait ses tableaux et louait surtout son coloris – et qui finit sa vie, ignorée de tous, dans un couvent de sœurs de charité en Westphalie. » Nous l'évoquerons dans une prochaine *Lettre* Novalis, car elle intéresse aussi la biographie du poète romantique allemand : elle demeura à son chevet de novembre 1800 à janvier 1801, à Dresde.

Ce supplément de la *Lettre* Novalis n°30 est une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

http://edition.moncelon.fr/index.htm
Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2010